

— Vous vous livrez selon vos goûts, reprit Limoëlan, aux études qui conviennent soit à un ingénieur militaire, soit à un bon officier d'artillerie. Donnez vos soins à tout, s'il est possible, afin qu'on puisse plus tard vous employer selon le besoin. Je vous recommande le maniement des armes. Sachez bien tenir une épée. Vous êtes bon écuyer et bon tireur; exercez-vous encore, et quand vous serez bon officier...

Hercule, le feu dans les yeux, allait répondre mais le père, impatienté de ses soupçons, l'arrêta rudement.

— Que craignez-vous donc? Quand vous serez bon officier, je vous mettrai à la disposition du roi.

A ce mot, le jeune homme confus baissa les yeux.

— Soit que nous reprions les armes, continua M. de Limoëlan, soit que le roi nous revienne par des voies pacifiques, il aura toujours besoin de bons serviteurs. Je vous dirai plus tard ce qui se prépare. Tenez-vous prêt seulement à entrer dans mes vues. C'est assez que vous sachiez dès à présent combien vous pouvez être utile et combien mes motifs sont pressants. Vous en jugerez par ce que me coûte une pareille démarche.

L'effort était visible en effet. Le comte se détourna vite sur d'autres considérations.

— Une guerre de dix ans a décimé les royalistes tant à l'étranger qu'à l'intérieur. La seule affaire de Quiberon érasa d'un coup l'élite de la vieille armée. Nous autres qui avons survécu, nous vieillissons. Que reste-t-il ensuite? Des paysans, de pauvres gens qui savent mourir à leur manière, mais plus de chefs, plus d'officiers. Vous ne feriez ici que perdre le temps. Les affaires peuvent changer, de face, et dans tous les cas votre carrière serait ouverte.

Hercule n'avait rien à répliquer aux ordres de son père; mais, d'ailleurs, ce projet le remplit de joie. Sortir de l'oïveté, voyager, voir Paris, s'acheminer vers l'épaulette, c'était justement tout ce qu'il pouvait souhaiter. Le comte exécutait promptement ce qu'il avait résolu: le départ eut lieu le lendemain; Langevin n'en eut avis qu'au moment même, quand il fallut seller les chevaux, et le pauvre garçon, les armes aux yeux, demanda la permission d'accompagner M. Hercule à Saint-Elorent, ne fût-ce que pour l'embrasser à son aise. M. de Limoëlan assista froidement aux derniers préparatifs; mais quand son fils tout ému lui tendit les bras, le vieux gentilhomme le serra dans les siens avec une violence mal contenue, et retourna brusquement chez lui.

Langevin revint le soir bien triste; ce départ le laissait absolument seul dans ce désert de Lagrange. M. Limoëlan, par bizarrerie, ne voulait personne pour le servir qu'une vieille femme sourde. D'ailleurs, il n'accordait pas grande confiance à Langevin, qu'on accusait, à tort ou à raison, d'avoir montré certaine timidité pendant la guerre; et le comte, en lui donnant l'étrange titre de concierge, l'avait logé, comme par dérision, dans une mansarde isolée, séparée de Lagrange par des terrains incultes et les ruines de l'ancienne ferme. S'il faut le dire enfin, Langevin n'était point insensible aux bruits qui couraient sur le château de Beaulieu, dont il était fort voisin; et quand on visite encore aujourd'hui ce qui reste de ces ruines formidables, on ne s'étonne point qu'elles aient donné lieu à bien des superstitions.

Ce vieux manoir, transmis jadis aux Limoëlan par alliance, n'était plus habité depuis deux siècles, et Lagrange, qui fut alors construit à peu de distance, sur un plateau assez étendu, conserva longtemps son vieux nom de Château-Neuf, quoique déjà reconstruit et restauré plusieurs fois. Cette dernière maison fut

brûlée, comme on sait, en 1793; M. de Limoëlan n'en retrouva que les quatre murs, où l'on voyait encore les cheminées sculptées des salles du rez-de-chaussée. Pressé de s'y rétablir, il fit seulement recouvrir d'une toiture ces pans de mur qui restaient. Une prairie qui s'étendait autrefois devant la façade principale s'était transformée en aire à battre le grain; de l'autre côté, des jardins en friche descendaient sur une longue pente jusque dans les fossés de l'ancien manoir.

Le château de Beaulieu, dont on ne voit de loin qu'une tour, est en réalité si vaste, que les préaux et les remparts mis en culture faisaient le fond d'une des métairies de Lagrange. La grande tour, qui s'élève sur l'extrême croupe de la colline, plonge jusqu'au fond d'une gorge sauvage, où roule parmi les roches une petite rivière; et, du haut des créneaux, cette vallée profonde et bien boisée semble un gouffre où reluit çà et là le cours de l'eau à travers les sombres feuillages. Cette solitude farouche prêtait à mille contes; mais l'histoire elle-même attachait au vieux château des souvenirs funestes. On prétend qu'il fut habité par Foulques de Sancerre, châtelain féroce, adonné aux maléfices, qui, sur la foi d'un confident abominable, égorgait secrètement de jeunes enfants, afin de découvrir le grand œuvre. Depuis lors, disait-on, les apparitions surnaturelles ne cessaient point dans les profondeurs souterraines de l'édifice. Selon la même tradition, ces souterrains prodigieusement étendus, perçaient le roc, passaient sous la rivière et débouchaient au loin dans la campagne jusque sur les bords de la Loire. Cependant il ne se trouva point dans le pays de curieux assez intrépides pour s'en assurer. Ces passages, s'ils existaient, servaient sans doute pendant la guerre au comte de Limoëlan, dont les prompts mouvements sur l'une et l'autre rive de la Loire semblaient tenir du prodige. En 1793, on essaya souvent de brûler Beaulieu, mais la vieille muraille résista, et les soldats de la république ne purent que souiller ces voutes féodales d'odieuses orbes, dont le souvenir se mêlait aux anciennes superstitions.

Quand on interrogeait M. de Limoëlan sur ces mystères, il affectait un grand mépris pour rassurer ses gens. Hercule, la tête échauffée depuis son enfance par les récits qu'on en faisait, tenta souvent de pénétrer dans l'intérieur du château; mais il fut arrêté par des grilles de fer inébranlables.

Au surplus, si les frayeurs de Langevin s'étaient ranimées, ce ne fut point sans sujet. Sa maison étant située à égale distance de Lagrange et du vieux château, il fut troublé plusieurs fois par des spectacles assez extraordinaires. Une nuit, entre autres, réveillé par les sifflements d'un orage qui ébranlait ses fenêtres, il vit distinctement une traînée lumineuse sortir de la vallée, derrière la grande tour de Beaulieu. Ce feu, qui ne fut suivi d'aucun bruit, ne ressemblait point à la foudre, et Langevin ne put voir là que l'effet d'un maléfice. Il crut aussi plusieurs fois, et toujours dans la nuit, apercevoir des ombres qui rôdaient au pied des murs de Beaulieu; mais son maître ayant rebuté les premières communications de ce genre, il pensa qu'il fallait se taire. M. de Limoëlan d'ailleurs devenait de jour en jour plus farouche et plus affairé. Langevin l'approchait à peine en lui apportant de temps à autre quelque lettre venue de Paris. Il se doutait bien que ces lettres étaient de M. Hercule; mais le comte les recevait d'un tel air, qu'il n'avait jamais osé, malgré tout son désir, s'informer de son jeune maître. Deux ou trois de ces lettres, qu'on fera connaître, expliqueront ce qui se passa alors entre le père et le fils.

Limoëlan, en envoyant son fils à Paris, n'avait pas fait certaines réflexions qui le frappèrent

rent dans la suite. La France était alors ivre de triomphes. L'Europe coalisée et refoulée de toutes parts, les merveilleuses campagnes d'Italie et d'Égypte, la dernière levée de l'ouest comprimée, pouvaient faire croire que cette république, qui n'était déjà plus qu'un nom, avait enfin vaincu tous ses ennemis tant au dedans qu'au dehors; l'enthousiasme public enivrait surtout cette jeunesse des écoles militaires, appelée à figurer bientôt à son tour sur le théâtre de ces guerres glorieuses. L'élévation rapide de tant de généraux, la grande fortune de Bonaparte, l'étude exclusive des sciences physiques, l'ardente lecture de tous les ouvrages enfantés par le génie révolutionnaire, tout contribuait à nourrir parmi ces élèves une exaltation qui s'attachait encore au fantôme de la république, et le pouvoir nouveau ne jugeait point à propos de contrarier ces illusions, qu'il employait à son profit. Hercule de Limoëlan fut jeté dans cette brûlante atmosphère.

Quand il entra dans l'école, il venait de s'y former justement une conspiration qui n'était d'abord qu'un jeu d'enfant, sous la conduite d'un certain Marius Malseigne, jeune homme fougueux, hardi, emporté dans ses opinions qui s'était attribué une grande autorité, et qui rêvait, pour ainsi dire, entre ses camarades. Sa taille haute, la violence de ses propos, de grands airs de générosité et de résolution, expliquent cette influence. Par l'apparente conformité des sentiments, aussi bien que par la division profonde de leurs opinions, s'il est possible toutefois d'expliquer cette bizarrerie, Hercule se trouva bientôt fraternellement lié avec ce jeune homme.

A cette époque, le parti républicain, c'est-à-dire les restes du jacobinisme de 93, intriguait encore dans l'ombre contre un pouvoir mal affermi. D'ajés efforts s'étaient marqués par des entreprises célèbres et des projets d'assassinat contre la personne du premier consul. Ses vues se tournèrent enfin sur ce foyer de républicanisme entretenu dans l'école. D'anciens montagnards et novateurs des relations, dirigèrent ces jeunes courages et la conspiration prit de l'importance; mais la police avertie veillait Marius Malseigne, dans l'école, demeura le chef du complot.

A la date du 11 brumaire an x (2 novembre 1802), M. de Limoëlan écrivait à son fils:

« Vos études sont à peu près achevées. Si vous m'avez obéi, vous devez être tel que je voulais que vous fussiez. Dans tous les cas, pour des raisons pressantes, je vous prie et vous ordonne de quitter Paris sur-le-champ, et de venir, dès que vous aurez reçu cette lettre, me rejoindre à La G..., où je vous communiquerai mes intentions.

« G. DE L. »

Hercule répondit à cette lettre :

« MON TRÈS HONORÉ PÈRE.

« Vous m'avez élevé dans la loyauté, et je compte que vous me pardonnerez de me montrer digne de vos leçons et de vos exemples. Vous me faites l'honneur de m'appeler auprès de vous en des intentions que je connais ou que je devine; j'oserai vous avouer que ma conscience me défend de m'y conformer. Il ne m'appartient pas d'entrer en discussion avec un père respecté, que je crains déjà de trop affliger; mais la cause qu'il défend ne me paraît plus la meilleure. S'il faut le dire enfin, puisque c'est ma seule excuse, je suis républicain, prêt à verser mon sang pour des principes sacrés où je vois l'unique salut du monde. Je dois à la patrie l'emploi des connaissances qu'elle m'a données. L'Europe entière nous attaque; c'est contre l'Europe que je tirerai l'épée. On m'offre une lieutenance d'artillerie au sortir de l'école, et j'espère, les choses étant